FRA.2.17139

TRIBUNAT.

Case FRC 19902

DISCOURS

DE JARD-PANVILLIER,

PRÉSIDENT DU TRIBUNAT,

Pour l'anniversaire du 14 Juillet, et la fête de la Concorde.

Séance du 25 messidor an 8.

TRIBUNS,

UN sentiment commun à tous les amis de la liberté nous réunit en ce jour. Nous venons célébrer cette époque immortelle où les Français, impatiens de la servitude qui pesoit sur eux depuis tant de siècles, secouèrent enfin le joug du despotisme. Quelle

THE NEWBERRY LIBRARY

ame susceptible de quelque affection généreuse pourroit ne pas s'émouvoir au souvenir que rappelle le 14 juillet ? Tout ce qu'il y a de sentimens honorables et grands dans le cœur de l'homme, les Français le montrèrent dans cette journée à jamais mémorable. Honneur aux philosophes amis de l'humanité qui l'avoient préparée par leurs écrits ! Gloire aux hommes courageux qui prirent l'initiative de cette grande révolution, que la dignité de la Nation et sa volonté réclamoient également !

Tant que les ténèbres de l'ignorance avoient couvert toutes les parties de l'Europe, les Français, comme les autres peuples, avoient subi le joug de la tyrannie ; et de plus en plus avilis par l'habitude de l'esclavage, la plupart d'entre eux s'étoient accoutumés à croire qu'ils étoient nés pour obéir aux caprices de quelques hommes qui s'étoient mis en possession de leur commander et de s'approprier les fruits de leurs travaux. Mais à mesure que les lumières s'étoient répandues, cet esprit de servitude avoit fait place à l'esprit de liberté ; le sentiment de la dignité de l'homme en général avoit pénétré dans le cœur de tous les hommes éclairés, et des écrivains courageux avoient osé proclamer les principes sacrés de la souveraineté du peuple.

Ainsi les lumières avoient déja préparé la chûte du despotisme, lorsqu'il précipita lui-même sa ruine par ses excès et par la corruption de ses suppôts. Enivré de sa puissance, et se flattant que rien ne pourroit la détruire, il s'étoit aveuglé sur les dangers qui le menaçoient ; ou, pour mieux dire, il n'avoit pas calculé le degré d'énergie que l'amour de la liberté donne à des ames fortes déja irritées par le sentiment d'une longue oppression, et il avoit formé le projet insensé d'en arrêter l'élan..... Heureuse imprévoyance ! c'est

à elle que nous sommes redevables de n'avoir pas vu différer la convocation des états-généraux, qui devoient affranchir le peuple français et le faire rentrer dans l'exercice de tous ses droits.

Les amis de la liberté n'oublieront jamais les services des hommes courageux qui, bravant la fureur d'une cour irritée, surent les premiers s'élever à la hauteur des destinées qu'ils étoient appelés à remplir, et se constituèrent en *Assemblée nationale*. Jamais ces représentans fidèles ne furent si grands que le jour où, forcés de chercher un asyle sous l'humble toit d'un jeu de paume, ils firent le serment solemnel de ne point se séparer, et de se rassembler par tout où les circonstances l'exigeroient, jusqu'à ce qu'ils eussent donné à la France une Constitution fondée sur les droits du peuple.

Cet acte de courage fut décisif pour le triomphe de la justice et de la raison. L'énergie qui l'avoit dicté passa dans le cœur de tous les Français; et ce peuple naguères si docile à la voix d'un despote n'écouta plus que la voie de la patrie et de la liberté: *Vivre libre ou mourir!* tel fut le cri qui se fit entendre de toutes les parties de la France. En vain la cour effrayée prétendit l'étouffer dans son principe; en vain elle espéroit intimider le peuple et ses représentans par l'appareil de la force armée qui l'environnoit: tous les efforts qu'elle fit pour retarder sa chûte ne firent que l'accélérer; plus elle se montra menaçante, plus les représentans de la Nation se montrèrent fermes et courageux, et plus la Nation elle-même se montra digne d'exercer sa souveraineté.

Cependant les satellites du despotisme osèrent porter leurs mains sacrilèges sur des citoyens paisibles: un vieillard débile et sans armes tomba sous les coups d'un prince honteusement fameux par sa lâcheté. A

l'instant un cri d'indigation et de vengeance publique part de l'enceinte même du palais que nous habitons, et se répand dans tous les quartiers de la ville. Un jeune homme, d'un caractère ardent, passionément épris de la liberté, l'infortuné Camille Desmoulins, arbore le premier les couleurs nationales et donne le signal de l'insurrection la plus légitime. Tous les citoyens courent aux armes; ils ignorent le nombre des ennemis qu'ils auront à combattre, mais des hommes armés pour leur indépendance ne calculent point sur les défaites; d'ailleurs plusieurs des légions sur lesquelles le despotisme fonde ses espérances sont aussi composées de Français, et dans cette journée de gloire et de triomphe, tous les Français n'ont qu'un même intérêt, celui de reconquérir leurs droits usurpés par la tyrannie.

On voit en effet les Gardes-françaises, qui depuis ont fourni tant de héros aux armées de la République, abandonner les drapeaux de la cour et se mêler dans les rangs des citoyens: tous marchent ensemble à la conquête de la liberté, et leurs premiers efforts se dirigent vers cette odieuse forteresse, monument antique de la tyrannie qui pesoit sur la France depuis tant de siècles. La garnison leur oppose une résistance inutile; tout cède à leur courage, et bientôt un cri de victoire et de joie, volant de bouche en bouche, annonce à tous les Français la prise de la Bastille.

Qui pourroit peindre l'enthousiasme de la Nation entière à cette nouvelle aussi étonnante qu'inespérée? De quels sentimens sublimes et touchans tous les cœurs furent pénétrés! Ce fut alors que tous les Français ne firent véritablement qu'une famille de frères et d'amis; on oublia toutes les haines, toutes les dissentions pour ne se livrer qu'aux épanchemens des plus doux sentimens de la nature: les vaines distinctions de rang

et de naissance firent place à la plus douce familiarité ; tout le monde se connoissoit, tout le monde se parloit, se félicitoit sur la victoire commune ; la joie étoit dans tous les cœurs, elle brilloit sur tous les visages, elle absorboit toutes les passions ambitieuses et avilissantes ; le desir de la vengeance n'entra pas même dans le cœur de ceux qui jusques-là n'avoient connu que l'humiliation et les mauvais traitemens : toutes les affections étoient pures comme la liberté qui en étoit l'objet, mais elles étoient aussi grandes que généreuses.

Fier d'avoir recouvré sa dignité première, chaque citoyen se montra jaloux d'en affermir la conquête, et par un sentiment aussi unanime que la joie qui en avoit été le résultat, dans le même instant, tous les Français furent armés pour soutenir leurs droits et leur indépendance.

Quel obstacle le despotisme pouvoit-il désormais opposer à une volonté si générale et si fortement soutenue ? Les soldats eux-mêmes, qu'il s'étoit flatté de rendre les instrumens dociles de ses vengeances et de son ambition, avoient entendu les accens de la liberté, et leurs bras ne devoient plus obéir qu'à la voix de la patrie. Les représentans de la Nation, dignes de l'auguste caractère dont ils étoient revêtus, n'avoient donc plus à lutter que contre l'orgueil, l'intérêt personnel et les préjugés de quelques défenseurs des institutions anti-sociales que la raison avoit proscrites ; mais la victoire du 14 Juillet avoit ébranlé ces institutions jusques dans leurs fondemens, et rendu nécessaires les événemens qui en ont complété la ruine. C'est donc à cette journée si féconde en grands résultats que nous devons rapporter tous ceux qui ont été favorables à la liberté, et que la justice et la philosophie ne peuvent désavouer.

Que des individus intéressés à justifier à leurs propres yeux et à ceux des gouvernemens étrangers qu'ils abusent, la résistance coupable qu'ils ont tenté d'opposer à la régénération de leur pays, prétendent que la révolution ne fut pas le résultat et n'est pas encore l'accomplissement de la volonté générale ! qu'ils veuillent attribuer exclusivement à l'amour de la gloire des prodiges qu'ils n'osent contester, mais dont les défenseurs de la liberté seuls nous offrent des exemples ! le souvenir du 14 Juillet, les sacrifices que le peuple français n'a cessé de faire pour conserver la liberté qu'il a recouvrée dans cette journée, et la constance héroïque avec laquelle il la défend depuis huit ans contre les diverses coalitions qui ont voulu la détruire, répondent suffisamment à ces ridicules assertions.

Oui, la Nation toute entière, moins quelques oppresseurs et quelques hommes aveuglés par d'anciens préjugés, voulut et veut encore être libre : eh ! quel est donc l'homme qui oseroit encore mettre en question si la loi doit être le résultat de la volonté d'un seul, ou si elle doit être l'expression de la volonté générale, si le soin de la faire exécuter est un droit héréditaire ou s'il n'est qu'un pouvoir conféré par la confiance et la volonté de la Nation, si tous les hommes, créés égaux par la nature, doivent être égaux aux yeux de la loi, et si la raison et l'intérêt de la société, objet unique de toute association, peuvent admettre entre eux d'autres distinctions que celles qui résultent de leurs talens et de leurs vertus, et d'autre supériorité que celle qu'il est nécessaire de reconnoître dans les magistrats qu'ils se sont choisis ?

Si toutes ces questions sont jugées au tribunal de la justice et de la raison universelles ; s'il est reconnu que l'égalité des droits et la souveraineté du peuple sont les seules bases que la raison puisse avouer dans toute

réunion d'hommes en société ; si le Gouvernement représentatif dans toutes ses parties, est le plus analogue à ces principes, lorsque le peuple ne peut exercer ses droits par lui-même ; et si notre organisation sociale, fondée sur ces bases, a été l'unique objet et le résultat de la révolution, quel est le Français, je ne dirai pas même éclairé, mais seulement ami de son pays et de l'humanité, qui pourroit refuser d'y donner son assentiment et de partager les douces émotions que nous rappelle le 14 Juillet dans les circonstances prospères où nous nous trouvons ?

Que reproche-t-on aux amis de la révolution, les malheurs et les crimes qui l'ont accompagnée ? Ah ! sans doute ils sont affreux, et ils laisseront long-temps des souvenirs douloureux ! Mais est-ce bien à nous, est-ce bien aux hommes du 14 Juillet 1789 que l'on prétend imputer des malheurs qui furent presque tous l'ouvrage de nos ennemis les plus cruels, et dont nous fûmes aussi plus ou moins les victimes ?

Les illustres martyrs de la liberté, les Vergniaud, les Guadet, et leurs compagnons d'infortune, ne furent-ils pas immolés pour avoir voulu s'opposer au régime affreux de 1793 ? Le malheureux Camille-Desmoulins, celui qui, le 14 juillet, dans les murs de cette enceinte, fit entendre le premier les mâles accens de la liberté, ne fut-il pas envoyé à l'échafaud pour avoir tenté de soulever l'opinion du peuple contre ces exécutions sanglantes qui jettoient le deuil et la consternation dans les familles ? Et l'estimable Philipeaux ne périt-il pas victime du courage qu'il avoit mis à dévoiler les horreurs qui avoient soulevé la Vendée ? Enfin, ces prodigalités qui ont réduit à l'indigence un si grand nombre de familles respectables, n'avoient-elles pas pour objet principal de salarier les injures, les menaces, et tous les dégoûts dont on ne cessoit d'accabler les

hommes irréprochables dont on préparoit la perte, parce qu'ils avoient le courage de vouloir déchirer le voile sanglant dont on avoit couvert la liberté, qu'ils vouloient la montrer toujours pure et sans tache, telle qu'elle nous apparut au 14 Juillet, et la faire chérir de ceux-là même dont elle pouvoit contrarier les intérêts ?

Non, les auteurs de tant de forfaits n'étoient point des amis de la liberté ; on ne les vit point se mêler à nos généreux épanchemens dans la belle journée du 14 Juillet. Nous ne reconnoissons à leurs fureurs que de vils esclaves salariés par le despotisme pour faire haïr une révolution que la philosophie avoit préparée pour le bonheur des Français et de l'humanité ; et ce n'est pas un de leurs moindres crimes que celui d'avoir aliéné à la liberté des ames faites pour en apprécier les douceurs, et qui l'auroient chérie si elles ne lui avoient pas attribué des maux qui n'appartenoient qu'à la tyrannie.

Les véritables amis de la révolution, les républicains véritablement dignes de ce nom, n'ont jamais cessé de se montrer sensibles, justes et humains. Ceux qui, dans cette tourmente politique, ne se sont pas constamment distingués par ces caractères, nous les désavouons ; ils appartiennent à la tyrannie. Mais dans cette journée de clémence et de joie, nous voulons aussi oublier pour toujours les maux qu'ils nous ont faits. Le 14 Juillet de l'an 8, comme celui de 1789, ne doit être marqué que par des sentimens d'alégresse et de générosité.

O vous qui eûtes à souffrir des malheurs que nous déplorons, mais qui restâtes fidèles à la patrie, si dans ces temps désastreux vous trouvâtes en nous des amis compatissans, si nous partageâmes vos douleurs ; si pour en adoucir l'amertume nous bravâmes souvent

la fureur des factions ; si par notre courageuse résistance, la République est enfin assise sur ses véritables bases, la force, la justice et les vertus ; faites le sacrifice de vos ressentimens à l'amour de la patrie ; prenez part à la joie de tous les amis de la liberté qui voient se réaliser enfin les espérances qu'ils avoient conçues au 14 Juillet.

Entendez la voix d'un gouvernement réparateur, qui s'occupe de sécher toutes les larmes, et de rouvrir toutes les sources de prospérité publique et de bonheur particulier. En attendant que par sa sagesse, sa modération, et par la gloire des armes de la République, il puisse faire jouir l'Europe des bienfaits d'une pacification générale, il appelle tous les Français aux douceurs de l'union et de la concorde. Il éteint à jamais les torches de l'affreuse guerre civile. Les erreurs et les crimes rémissibles, il veut tout oublier ; mais il veut récompenser aussi les actions généreuses, et le dévouement à la cause de la liberté.

Il veut par des témoignages d'estime et de reconnoissance publiques, entretenir dans tous les cœurs ce feu sacré du patriotisme, source de la gloire, de la puissance et de la stabilité de la République.

Que les monumens qu'il élève en ce jour à la mémoire des héros morts en combattant pour la patrie, soient aussi les monumens de notre admiration pour les braves armées dont les victoires embellissent encore la fête que nous célébrons !

Ah ! sans doute, il est douloureux d'avoir des larmes à répandre sur la perte de tant de héros ! La patrie donnera de longs regrets au guerrier valeureux (1) qui mérita le brevet honorable de premier grenadier

(1) Latour-d'Auvergne.

de l'armée française. Elle pleurera en lui un savant distingué, un officier habile, un soldat intrépide et le modèle du désintéressement, de la tempérance et de toutes les vertus républicaines.

Mais quel Français pourroit ne pas s'enorgueillir de la gloire des vainqueurs de Hochstet et de Maringo? qui pourroit ne pas s'honorer de partager ce noble enthousiasme pour la liberté qui leur fait opérer tant de prodiges? Ah! que tous les cœurs entraînés par l'exemple de tant de gloire et de dévouement se rattachent enfin à la République! Que la concorde éloigne à jamais de nous les dissentions civiles, et que désormais toutes les affections, tous les sentimens se confondent dans l'amour de la patrie!

Et nous, Tribuns, livrons-nous aux douces émotions que tant de souvenirs glorieux et de si chères espérances doivent nous faire éprouver! Que ce Palais qui fut le berceau de la liberté, en soit à jamais le sanctuaire! Que les citoyens y trouvent toujours en nous les plus zélés défenseurs de leurs droits, et que tous nos vœux, toutes nos discussions aient sans cesse pour objet le bonheur de la Nation, et l'affermissement de la Constitution de l'an 8, et du Gouvernement qui en émane!

A PARIS, DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.
Messidor an 8.